

Le flambeau de l'espoir

Contexte

J'ai fait mon échange au Chili, et bien que j'y sois allée au premier semestre j'ai été confinée, mais pour d'autres raisons. Les manifestations qui ont eu lieu n'ont pas fait beaucoup de bruit en France, pourtant elles ont été d'une grande violence pour une française et d'une grande importance pour les Chiliens. J'ai eu la chance de les voir, de les vivre (dans le respect des distances de sécurité face aux chars et aux policiers), et d'avoir l'avis et l'expérience de mes amis chiliens sur la question. C'est à mon tour de vous partager leur bataille.

L'étincelle

On est le 18 octobre 2019. Le prix du ticket de métro a encore augmenté. Les manifestations ont débuté il y a quelques jours. Mais c'est cet après-midi que les premières violences éclatent au sein de ces mêmes métros. On fraude, on casse les portiques. La police répond avec des gaz lacrymogènes et des balles. Ce sont les premiers blessés.

L'université ferme plus tôt, nos derniers cours sont annulés. Habituellement, je mets une heure à rentrer. Mais le métro est fermé, ma station, complètement détruite. Je me retrouve dans un bus bondé, bloqué à chaque bifurcation. Le trajet paraît interminable, et j'attends debout, bousculée par le flot de la foule qui tente de se faufiler. J'arrive chez moi trois heures plus tard, excédée, épuisée et ruisselante. Mais je suis habituée à ce genre d'imprévus. Chaque année, les manifestations et les grèves viennent empiéter sur notre quotidien, sans pour autant influencer sur le long terme. Mais quelque chose sera différent cette fois-ci.

Ce n'est que le lendemain matin, en allumant mon téléphone, que je réalise l'ampleur de la situation. Les stations de métro ont été démolies, les bus réduits en cendres, et plusieurs bâtiments, incendiés. La police n'a pas hésité à répondre fermement. Un étudiant de mon école s'est pris une balle dans la jambe et a perdu beaucoup de sang. Beaucoup se sont retrouvés dans son cas, blessures par balle ou par coup. Face à cette ville, à feu et à sang, notre président a déclaré l'état d'urgence, ce qui donne carte blanche aux forces de l'ordre et impose un couvre-feu.

En sortant, je découvre un décor délabré : des poteaux cassés, des magasins saccagés et les trottoirs recouverts de débris. Le paysage offre pourtant un spectacle animé. Tout le monde est déjà debout, dans les rues. Un peuple, mon peuple, exprime sa colère. Les casseroles, utilisées comme tambours et les voitures klaxonnent au même rythme, celui qui fera danser notre révolution. Nos voix s'unissent pour chanter contre les policiers, irrespectueux de leur propre peuple, et pour la démission de notre président. Le Chili s'éveille. Nos trois axiomes résonnent : Paco Culliao ! Piñera Renuncia ! Chile desperto !

La flamme

J'avance avec deux amis, munis de nos casseroles et de notre énergie, portés par la manifestation. Je sais pourquoi je suis dans la rue. Je marche pour mon avenir. Un avenir où le revenu moyen nous permettra de vivre, pas seulement de survivre ; un avenir où les politiciens ne rouleront pas sur l'or pendant que ceux qui travaillent au salaire minimum ne peuvent même pas se nourrir. Un avenir où la santé, l'eau et l'électricité ne seront plus gérées par des entreprises qui profitent abusivement aux dépens de leur peuple ; un avenir où l'éducation ne sera plus un luxe ni une source d'endettement à vie. Et, j'espère un présent où les forces

de l'ordre nous respectent. Mais pour le moment ma seule certitude, c'est que je dois faire partie de cette protestation qui bouleverse tout. On parcourt des kilomètres, auprès d'inconnus avec qui on partage une détermination de changer les choses. Mais dès que le soleil commence à se cacher derrière les plus grands immeubles, on doit s'empresser de prendre la voie du retour. Il faut être chez soi avant le couvre-feu, et sans les métros, fermés pour le week-end, le chemin est long.

Feu de cheminée

J'arrive fatiguée et sans voix à la maison. J'ai déversé toute mon énergie dans les rues de Santiago. Je retrouve ma petite famille : ma maman et mon petit frère. Les moments où nous nous retrouvons tous les trois sont rares. Ma mère travaille beaucoup pour subvenir à nos besoins ; elle rentre souvent tard le soir. Quand mon père est tombé malade, elle s'est réfugiée dans son travail. Nous n'avions pas l'argent pour son traitement médical, elle a essayé de tout cœur d'économiser. Mais pas à temps. Mon père est parti. Depuis, elle continue de travailler dur pour nous deux, ses deux enfants.

Le repas est un instant joyeux, insouciant, qui précède un moment tendu et silencieux. On suit les informations, des vidéos débordantes de violence défilent. Mais ces vidéos montrent principalement les débordements du côté des manifestants et occultent l'horreur et la peur que l'armée inspire. Nous connaissons la réalité. On utilise les moyens non censurés pour la dévoiler : les réseaux sociaux, l'atout phare de ma génération. Les vidéos se suivent et s'accumulent. Elles dévoilent la maltraitance des policiers à l'égard des civils. Des citoyens, parfois bloqués au sol, en sang se font frapper, par une horde en uniforme. D'autres se font tirer dessus parce qu'ils filment, depuis chez eux, ou parce qu'ils rentrent après le couvre-feu. Ces injustices me donnent d'autant plus de raisons de ne pas accepter le système actuel.

L'incendie

Les jours suivants ressemblent à ce premier samedi de manifestation. Chaque jour, je pars, foulard sur la bouche, eau et citron dans le sac. Chaque jour, on marche à longueur de journée, avec des pancartes, des banderoles et des chants. Chaque jour, je respire les gaz lacrymogènes, qui brûlent les yeux et les poumons, malgré le tissu qui couvre nos visages. Chaque jour, j'affronte les jets d'eau violents des pompiers, qu'ils utilisent pour nous disperser. Et chaque jour, on fuit, on fuit à l'arrivée des tanks ; on fuit les policiers ; on fuit leurs balles, leurs balles effrayantes, blessantes, et parfois fatales. On court, on suit les mouvements de foule, comme un troupeau de moutons effrayés face à une meute de loups. Les plus lents se font arrêter, les malchanceux se prennent une balle.

Je cours aussi vite que mes jambes me le permettent. Les chars sont apparus au bout de la rue, des soldats en sont sortis, les coups de feu résonnent. Ça se bouscule, on entend des bombes exploser, la fumée monte, emplit nos poumons essoufflés, brouille notre vue de larmes. Ma respiration déjà saccadée s'accélère. Je trébuche. Je suis clouée au goudron, paralysée par la peur. Autour de moi, on ne semble pas me voir, on m'évite comme on peut, on continue de courir. Les jambes en sang, les genoux écorchés. On me porte vers une petite rue bondée. Les yeux rivés vers le sol, que mes pieds ne touchent pas. On m'assoit dans un coin protégé, et je tente de reprendre ma respiration. On me dirige vers un petit centre géré par des blouses blanches. Ce sont des étudiants en médecine, des volontaires qui combattent à leur manière. Un des paramédicaux me demande si je vais bien, si je me souviens de tout, de mon nom, mon école, d'où je viens. Je reprends mes esprits. Je réponds aux messages affolés de mes amis avant de rentrer. J'ai mal mais le couvre-feu est très proche. Je marche d'un pas pressé.

Je vois ma mère à la fenêtre, ses traits transpercés par la peur. Je n'ai même pas passé la porte qu'elle s'écrie : "Tu vois ? J'avais raison ! Tu te mets en danger !". Je laisse sa colère retomber avec son soulagement de me voir arrivée. On se pose autour d'un Maté et je lui raconte les péripéties de l'après-midi. Je sais que c'est dur

pour elle d'entendre tout ça. C'est trop similaire à ce qui s'est passé il y a 30 ans, contre Pinochet. Les forces de l'ordre qui se retournent contre leur peuple, des enlèvements et des rumeurs de torture. Je sais qu'elle a perdu un ami proche, officiellement porté disparu, plutôt tué et caché par son pays. Elle a longtemps espéré qu'il reviendrait, et prend régulièrement des nouvelles de sa famille. Mais elle ne nous en parle pas. C'est trop douloureux pour elle. Pendant toute la soirée elle reste livide, la voix nouée, incapable de parler et d'assimiler la proximité du danger, qui vient réouvrir des plaies à peine refermées, qui l'emprisonnent de nouveau, rattrapée par son impuissance.

Du bruit me réveille au milieu de la nuit. Je me lève et me retrouve face à ma mère en pleurs, toute frêle. Je la prends dans mes bras, sentant les larmes monter. Elle s'est toujours montrée forte, capable de transporter des montagnes pour ceux qu'elle aime. C'est à mon tour de la protéger. Ses sanglots reprennent de plus belle. Je la guide vers la cuisine, la laisse s'asseoir et lui apporte un verre d'eau. Elle reprend doucement ses esprits, et me regarde, les yeux toujours humides. Elle esquisse un sourire, que je lui rends tendrement. Elle essaie de me parler, mais sa voix s'embrume. Après un petit temps, elle réussit à me dire d'une petite voix "Merci". Puis on reste assises, l'une à côté de l'autre, en silence. Elle est blottie dans mes bras et regarde dans le vide. Elle semble s'apaiser. Moi aussi, je laisse mes pensées divaguer.

Le danger est partout maintenant, dès que l'on sort de chez soi. Mais notre envie de vaincre est plus grande. J'ai une raison de me battre, une raison de risquer ma vie. Aujourd'hui, je sais pour qui je me bats. Pour ma mère. Elle a déjà eu sa guerre. Pour mon petit frère, qui malgré son innocence se prépare déjà à un monde difficile. Pour mes grands-parents, que ma mère est obligée d'aider car leur retraite ne leur suffit pas, même après avoir travaillé durement toute leur vie. Et pour mon père, qui aurait dû avoir le droit à une protection médicale. Pour tout cela, je n'arrêterai pas. Je n'arrêterai pas, malgré la peur, malgré la douleur, je n'arrêterai pas malgré le danger.

Le brasier

Après une semaine, l'état d'urgence est levé. Mais cela n'a pas pour autant apaisé l'émeute. Les manifestations s'intensifient, s'allongent, se poursuivent nuit et jour. Le soir, les rues s'embrasent d'immenses feux de joie aux carrefours importants. Le jour, la foule augmente. Les pancartes se diversifient. On trouve des revendications variées, parfois exprimées avec humour, art ou symboles. Les drapeaux chiliens surplombent les foules. Chaque mur est recouvert de graffitis. Chacun veut exprimer sa colère, par des dessins ou des phrases cyniques, ironiques, humoristiques, chacun marque son désaccord à la bombe. On se peint le visage aux couleurs de guerre. Nous sommes debout pour nos droits, malgré la fatigue qui s'installe. Notre arme commune : la voix. On chante tous ensemble, on reprend le rythme de cette révolution dans nos mains et sur nos tambourins. Et notre hymne de rébellion est ponctué par le cri des détonations.

Si nous sommes devenus plus déterminés, plus unis, les forces de l'ordre répondent elles aussi. La concentration des vapeurs chimiques a augmenté ; on entend des coups de feu et d'explosions de plus en plus souvent. Elles utilisent maintenant des hélicoptères pour disperser les groupes, en lançant des bombes lacrymogènes. On se défend comme on peut. Certains envoient des cocktails Molotov, célèbres bouteilles inflammables utilisées comme armes incendiaires. Notre vraie puissance est le nombre. Nous sommes plus d'un million sur tout le pays. La place d'Italie, notre place de la Dignité, porte le mouvement, regroupant étudiants, enseignants, travailleurs en tout genre, parents et grands-parents, tous prêts à se lever pour leurs droits. Tous unis, criant toujours plus fort, d'une même voix, avançant main dans la main, dans les avenues de Santiago, comme un fleuve, peint de bleu, blanc, rouge, les couleurs du pays. Ensemble, nous portons l'espoir. Les marches sont sereines, joyeuses et graves, entourées de musique, de chants.

La brûlure

Jusqu'à ce qu'un tank arrive. Il commence par utiliser les jets d'eau. Leur puissance met les premières lignes au sol. On commence à courir, une vague frénétique de panique envahit le mouvement. Je me réfugie dans une rue perpendiculaire. Certains autour de moi se protègent derrière un magasin et lancent des pavés. Tout s'accélère. Ils sortent leur fusil. Des bruits sourds retentissent. Des gens crient de douleur. Et c'est la course de nouveau. Je tente de chercher du regard une amie restée derrière. J'ai à peine le temps de voir la balle se diriger vers moi et de sentir la peur paralyser mes pensées que tout devient noir

Des sons sourds, lointains m'effleurent et envahissent ma tête d'un sifflement aigu, d'une douleur tranchante. Je tente de prendre ma tête entre mes mains, mais la douleur embrase tout mon corps. Je perds conscience à nouveau.

Au réveil, ma tête reste brumeuse, mon corps engourdi, mais je n'ai plus de douleur poignante. J'ai la sensation de perdre l'équilibre. J'ouvre doucement les yeux. La lumière m'aveugle. Puis l'image se clarifie, je distingue des silhouettes autour de moi. Le mal de tête s'installe de nouveau. Mon ouïe est voilée, mes yeux éblouis et mes membres lourds. Je referme les yeux, assourdie par mes sens.

Je prends petit à petit conscience de mon état physique. Les derniers souvenirs jaillissent. Je veux comprendre ce qui s'est passé, où je suis, où est ma famille. Ma vue se stabilise sur le visage souriant de ma mère. Elle m'embrasse, je vois des larmes couler sur ses joues. Elle me prend dans ses bras. Mais je sens que quelque chose ne va pas. Je regarde autour de moi. Tout défile comme dans un film. Je suis dans ma chambre, elle semble plus petite. Puis ça me frappe. Ma vue. J'ai perdu mon œil gauche. Voyant mon visage anéanti, elle éclate en sanglots. Mon frère se tient debout, regardant la scène. Je vois que lui aussi a dû être fort pour maman pendant que je n'étais pas là. Je suis fière de lui. J'ai perdu un œil, c'est le prix de cette révolution. Mais je suis prête à le payer. Je resterai debout, je continuerai d'avancer sur les chemins sombres de l'inconnu, éclairés par le flambeau de l'espoir.

Epilogue

Les manifestations chiliennes ont causé plusieurs dizaines de morts, plus de 3500 blessés dont plus de 400 lésions oculaires. Les Chiliens ont obtenu le droit à une nouvelle constitution, qui n'avait pas changé depuis 1980, celle de la dictature de Pinochet.